



Revue de presse 2016 / 2017

Songes et métamorphoses

Une création de Guillaume Vincent

***Les Métamorphoses*, de Guillaume Vincent, librement inspiré d'Ovide**

***Le Songe d'une nuit d'été*, de William Shakespeare, traduction de Jean-Michel Déprats**

SOMMAIRE

Extraits de presse	
Libération	<i>Anne Diatkine</i>
Le Monde	<i>Fabienne Darge</i>
Les Échos	<i>Philippe Chevilley</i>
Les Échos	<i>Philippe Chevilley</i>
Télérama	<i>Emmanuelle Bouchez</i>
Les Inrockuptibles	<i>Patrick Sourd</i>
France Culture	<i>Arnaud Laporte, Anna Sigalevitch et Marie-José Sirach</i>
Huffington Post	<i>Savannah Macé</i>
Midi Libre	<i>Jean-Marie Gavalda</i>
I/O Gazette	<i>Youssef Ghali</i>
Vanity Fair	<i>Pierrick Geais</i>
Mediapart	<i>Olivier Fregaville-Gratian d'Amore</i>
Philosophie Mag.	<i>Cédric Enjalbert</i>
Fauteuil d'Orchestre	<i>Artémise</i>
SNES	<i>Micheline Rousselet</i>
Au Balcon	
Hier au Théâtre	<i>Thomas Ngo-Hong</i>
Théâtre Online	
Les Trois Coups	<i>Marion Le Nevet</i>
Les 5 pièces	<i>Alicia Dorey</i>
Théâtre Actu	<i>Pierre-Alexandre Culo</i>
Carré Or TV	<i>Ingmar Bergmann</i>
Toute la culture	<i>Amélie Blaustein Niddam</i>
Théâtrorama	<i>Willie Boy</i>

EXTRAITS DE PRESSE

Libération : « Les métamorphoses d'une nuit d'été »

« Dans le magnifique spectacle de Guillaume Vincent, Ovide et Shakespeare s'allient pour brouiller tout repère entre rêve, fiction et réalité (...) Tous les acteurs de ce spectacle dense, ambitieux et néanmoins hyper accessible, sont captivants. » *Anne Diatkine – 04 mai 2017*

Le Monde : « Ovide et Shakespeare, comme dans un rêve »

« Il est signé par Guillaume Vincent, un metteur en scène – et auteur – qui, à 40 ans, a tracé un des chemins les plus intéressants dans le paysage français, avec une esthétique forte, relevant d'une forme de baroque contemporain. Songes et Métamorphoses dure quatre heures, mais elles passent comme dans un rêve, porté par la fraîcheur et l'allant d'une formidable troupe de jeunes comédiens. » *Fabienne Darge – 5 mai 2017*

Huffington Post : « Comment on se réveille après Songes et Métamorphoses »

« Humour, dynamisme et passion sont au cœur de ces mises en scène. Tout est au service du théâtre même la scénographie. Les images s'incrustent les unes dans les autres. Tout est prétexte à la scène de théâtre, au jeu et au travestissement. » *Savannah Macé – 6 mai 2017*

Médiapart : « Songes et métamorphoses, un hommage au théâtre entre rêve et réalité »

« S'affranchissant des codes, mêlant les styles, entrecroisant fantasme et réalité, Guillaume Vincent signe une pièce hybride, entre tragédie noire et comédie picaresque, unissant habilement Ovide à Shakespeare. Porté par une troupe de comédiens hauts en couleurs, ce spectacle intense, vibrant et hilarant séduit et fascine. Un moment hors du temps à découvrir sans tarder. Passionnant ! » *Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – 10 mai 2017*

Les Echos : « Un grand rêve de théâtre signé Guillaume Vincent »

« La forme flamboyante n'empêche pas d'aborder les questions de fond : l'âpreté de l'existence, l'art et l'amour qui transcendent les genres, la violence des sentiments... Le metteur en scène insuffle une envie sauvage à ses comédiens, tous excellents. Quand le théâtre se pare d'habits de fée, que vie et rêve se confondent sur scène, on ne peut qu'applaudir à tout rompre. Et se rendre à l'évidence : Guillaume Vincent est de l'étoffe des grands. »

Ph. Chevilley – 17 novembre 2016

I/o Gazette des Festivals

« Ce qui fait la réussite de ce « Songes et métamorphoses » [...] : on y prend à bras-le-corps la joie, l'amour, la tristesse ou la colère, et on nous permet alors d'y expérimenter ensemble, à travers ce long, ambitieux et généreux geste artistique, l'étrangeté jouissive du théâtre, qui est aussi celle d'être amoureux : cette douce sensation de bêtise, de se laisser volontairement emporter par ce qui est peut-être une illusion, qui nous fragilise et nous ahurit un peu, mais nous fait nous sentir pleins. » *Youssef Ghali*
– novembre 2016



Les métamorphoses d'une nuit d'été

Par Anne Diatkine — 4 mai 2017 à 17:56

Dans le magnifique spectacle de Guillaume Vincent, Ovide et Shakespeare s'allient pour brouiller tout repère entre rêve, fiction et réalité.

«Songes et Métamorphoses» est un double spectacle dense et accessible. Photo Elizabeth Carecchio

Un rideau à paillettes violet, une chanson, une scène qui s'avance, et quatre enfants qui jouent Narcisse, dans *les Métamorphoses* d'Ovide. Sur l'instant, on est sidéré de voir le grand plateau des Ateliers Berthier à Paris occupé par la maladresse. Des enfants y jouent comme de vrais enfants. Est-ce qu'on aime le réalisme que produit leur jeu amateur ? Est-ce qu'on aime la vulnérabilité affichée, la toile peinte et coloriée façon spectacle de fin d'année, le rocher qui se fait cachette maison, où le visage apparaît d'un minuscule trou ?

Insecte

On a à peine le temps de réagir à l'étonnement que, comme au cinéma lors d'un travelling arrière, le hors-champ apparaît, des gens surgissent de tous les bords, une gaîté de cours d'école à la veille des grandes vacances envahit l'espace, et un pédagogue bienveillant dit à une mère inquiète, à propos de sa fille sur scène : «*C'est la première fois que je la vois heureuse.*» Monstruosité des adultes gentils.

Le metteur en scène Guillaume Vincent a du génie pour faire entendre les apartés qui créent la sensation de foule. Comme celui de ce même professeur, à l'attention du petit monde des parents : «*J'avoue, j'ai dû censurer Ovide, car Narcisse séduit les filles comme les garçons.*» Gérard Watkins est génial dans sa composition d'enseignant entravé par son corps, à la diction à la fois balbutiante et ferme, et aux gestes saccadés. Il se métamorphosera effectivement, comme le promet le titre du spectacle, mais lentement, en adoptant une démarche de plus en plus glissante et tortueuse, s'em mêlant les pieds - il n'en a pourtant que deux ! -, laissant deviner l'insecte qui rode en lui. Mais oui, mais c'est bien sûr : Gregor dans la fameuse nouvelle de Kafka !

Il serait cependant injuste de ne citer que Gérard Watkins : tous les acteurs de ce spectacle dense, ambitieux et néanmoins hyper accessible, sont captivants. En particulier (puisqu'on est injuste, soyons-le jusqu'au bout) Florence Janas dans le rôle de la prof de théâtre qui insiste pour que ses élèves amateurs «*suivent la consigne*», et Emilie Incerti Formentini dans le rôle de celle qui se fâche - elle n'a pas choisi «*d'être comédienne pour jouer un moi fantasmé*» - et réapparaîtra finalement en femme de ménage à la retraite, enfin libre, mais libre pour quoi puisqu'elle est socialement invisible ? Autre registre de jeu où l'actrice est seule sur scène, où le spectateur est, lui, tout à fait li-

bre de voir une personne de la vie réelle, une actrice qui joue cette personne, ou une actrice qui joue une actrice en train de s'emparer des propos réels d'une femme de ménage.

Facettes

Songes et Métamorphoses : le pluriel du titre est à prendre au sérieux tant la représentation se traverse à la fois comme un rêve (pour les emboîtements entre réalité et fiction) et une série de métamorphoses fluides. C'est un double spectacle, dont le premier s'inspire donc des *Métamorphoses* d'Ovide et dont le second est plus directement en prise avec *le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Dommage, c'est notre seule réserve, de ne pouvoir assister à ces deux parties séparément (le spectacle entier dure quatre heures). Mais chacun contient une myriade de facettes qui se réfléchissent. Tel mur en lambris d'une salle de classe minable dans la première partie se retrouve magnifié au moment du *Songe*. Tout se crée grâce à des modifications de décor peu perceptibles, en dépit de leur radicalité : c'est un rideau qui s'ouvre sur une nouvelle pièce, une modification de la lumière et, tout d'un coup, nous voici sous les néons crus d'une salle vétuste où deux lycéennes s'emploient à répéter une scène d'Ovide, en testant un baiser sur la bouche. Deux chaises, une table, et toujours le même prof glissant et pataud qui, cette fois, affronte la cruauté intransigeante de la curiosité adolescente. «*Monsieur, c'est vrai que vous avez un bébé ? On dit que vous avez fait appel à une mère porteuse.*»

Comment crée-t-on la vie sur un plateau ? Comment détruit-on l'artifice alors même que le spectacle ne cesse d'interroger le pouvoir qu'on prête au théâtre ? L'attraction de cette dernière création de Guillaume Vincent est de ne jamais répondre de manière figée.

Anne Diatkine

Théâtre : Ovide et Shakespeare, comme dans un rêve

Par une joyeuse mise en abyme, Guillaume Vincent associe les « Métamorphoses » au « Songe d'une nuit d'été ».

Le théâtre de la politique est moche, ces temps-ci. Allons plutôt au théâtre, le vrai, là où les corps se métamorphosent, où les âmes palpitent, où le temps s'abolit et où de multiples identités peuvent être vécues avec bonheur. Allons donc nous perdre et nous retrouver dans la forêt du désir et des sortilèges nocturnes, avec Songes et Métamorphoses, le spectacle que l'Odéon-Théâtre de l'Europe présente aux Ateliers Berthier.

Il est signé par Guillaume Vincent, un metteur en scène – et auteur – qui, à 40 ans, a tracé un des chemins les plus intéressants dans le paysage français, avec une esthétique forte, relevant d'une forme de baroque contemporain. Songes et Métamorphoses dure quatre heures, mais elles passent comme dans un rêve, porté par la fraîcheur et l'allant d'une formidable troupe de jeunes comédiens.

Et c'est d'abord un rêve de théâtre, de théâtre dans le théâtre, de théâtre qui se regarde lui-même pour mieux refléter la vie dans toutes ses dimensions. Le spectacle s'ouvre sur une scène réjouissante, où l'on voit des enfants, comédiens amateurs donc, jouer dans leur délicieux décor de carton-pâte l'une des métamorphoses les plus connues d'Ovide, et l'un des mythes qui font le plus sens pour nous aujourd'hui : celui de Narcisse, noyé dans son propre reflet, dans son amour démesuré de lui-même.

A TRAVERS LA MISE EN SCÈNE DE CES JEUNES GENS JOUANT DES JEUNES GENS QUI JOUENT LES « MÉTAMORPHOSES », LES VIEUX MYTHES OVIDIENS PRENNENT DES COULEURS TRÈS CONTEMPORAINES

La première partie du spectacle entrelace ainsi avec art plusieurs des Métamorphoses du poète latin avec la mise en scène des ateliers théâtre que mène, à l'école puis au lycée, Monsieur Gaillard, un personnage de professeur de français comme il en existe beaucoup dans notre pays, et grâce à qui l'amour du théâtre existe.

A travers la mise en scène de ces jeunes gens jouant des jeunes gens qui jouent les Métamorphoses, les vieux mythes ovidiens prennent des couleurs très contemporaines. Ils nous parlent d'aujourd'hui, qu'il s'agisse d'Hermaphrodite, où homme et femme deviennent indiscernables l'un de l'autre, de Myrrha, qui voit une jeune femme amoureuse de son père tout mettre en œuvre pour assouvir ses fantasmes, ou de Pygmalion, l'histoire de l'homme qui tombe amoureux de la femme qu'il a sculptée à l'image de son désir. Pour chacune de ces métamorphoses, Guillaume Vincent fait

naître un théâtre propre, avec une inventivité jamais démentie.

Le metteur en scène multiplie déjà les mises en abyme dans cette première partie, mais ce patch-work théâtral, dont on aurait laissé les coutures – finement cousues – apparentes, ou ce kaléidoscope, devient plus vertigineux encore lors de la deuxième partie, qui se compose de la mise en scène du Songe d'une nuit d'été, de Shakespeare.

Forces facétieuses ou malignes

L'auteur élisabéthain était lui-même profondément nourri par les textes d'Ovide, et les échos sont nombreux, ils se disséminent et scintillent comme les paillettes qui tombent en pluie sur le beau décor de François Gauthier-Lafaye. Le Songe est un rêve nocturne qui dit toutes les folies, toutes les ambiguïtés, tous les coups retors du désir, en entrelaçant les quatre histoires qui le composent.

Voilà d'abord celle du mariage de Thésée, le duc d'Athènes, avec Hippolyte, la reine des Amazones, qu'il a conquise à la pointe de l'épée. Voici ensuite celle de Lysandre, Démétrius, Hermia et Héléna, les quatre jeunes amoureux qui jouent à « je t'aime, moi non plus » avec des bouderies, des fâcheries de jeunes gens d'aujourd'hui. Voici encore celle d'Obéron, le roi des fées, et de Titania, la reine des fées – ou comment le premier, grâce à un philtre magique, fait tomber la seconde amoureuse d'un âne. Voilà encore celle de Bottom et ses compagnons, comédiens amateurs répétant une pièce, Pyrame et Thisbé, tirée... d'une métamorphose d'Ovide.

TOUT S'INCARNE DE MANIÈRE ON NE PEUT PLUS VIVANTE, AU FIL D'UNE
REPRÉSENTATION BAIGNÉE PAR LA MUSIQUE DE BRITTEN, DE MENDELSSOHN, DE
PURCELL OU DES BEATLES

Dans la forêt du désir, les esprits et les corps s'échauffent et s'affolent. Que cherchons-nous dans l'amour ? Notre propre reflet, ou l'image d'un autre ? Le mythe platonicien de l'androgynie n'est pas loin lui non plus, et le désir d'être à la fois homme et femme, de ne faire qu'un seul corps, qui se matérialise par une des images les plus saisissantes du spectacle : celle d'une superbe créature en chair et en os, dotée à la fois de seins et d'un sexe masculin.

Car tout s'incarne de manière on ne peut plus vivante, au fil d'une représentation baignée par la musique de Britten, de Mendelssohn, de Purcell ou des Beatles. Toute la troupe porte avec un talent fou ce théâtre baroque qui dit que la vie est un songe et que ce sont bien les rêves, les fantasmes, les esprits de la nuit qui gouvernent nos vies, et que le théâtre est le lieu par excellence de la représentation de ces forces facétieuses ou malignes.

Les compteurs du désir

Les actrices se taillent la part du lion dans le spectacle. Qu'il s'agisse d'Emilie Incerti Formentini, comédienne puissante et fabuleuse Procné. De Florence Janas, hyperréaliste et drôle en chef de la troupe d'amateurs – on voit qu'il y a du vécu, là-dedans. D'Elsa Agnès et d'Elsa Guedj, jeunes

comédiennes tout juste sorties de leurs écoles de théâtre, formidables dans leurs rôles d'apprenties actrices comme dans ceux d'Hermia et d'Hélène.

Et puis surtout il y a Gérard Watkins. Il joue à la fois Monsieur Gaillard, le prof de théâtre, et Puck, l'esprit malin du Songe, lutin, elfe et perturbateur de tous les compteurs du désir. Dans le rôle du premier, il est d'une crédibilité incroyable avec ce personnage d'enseignant qui s'obstine à croire, dans une époque qui le nie, au rôle du théâtre, ce lieu où l'humain se touille et se recompose. Dans le rôle du second, il est tout aussi extraordinaire, glissant sur la scène, avec son pantalon à paillettes argentées, comme s'il voletait autour de toutes ces créatures à la fois humaines, animales et divines. Il est, dans ce spectacle mélancolique, enjoué et aérien, l'esprit même du théâtre, ce joyeux - vagabond de la nuit.

Songes et Métamorphoses, d'après Les Métamorphoses, d'Ovide, et Le Songe d'une nuit d'été, de William Shakespeare (traduit par Jean-Michel Déprats, éd. « Folio » Gallimard). Mise en scène et texte : Guillaume Vincent. Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, 1, rue André-Suarès, Paris 17e. Du mardi au samedi à 19 h 30, dimanche à 15 heures, jusqu'au 20 mai. De 19 à 37 €. Durée : 4 heures. A Montpellier, Théâtre Jean-Claude-Carrière, du 23 au 25 juin.

Fabienne Darge

Les Echos

Shakespeare épouse Ovide

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 21/04 à 06:00



Spectacle : Le théâtre est une métamorphose. Il transforme le rêve en réalité, et la réalité en rêve, en une pincée de paillettes, un beau geste, une tirade ou un chant. Le jeune metteur en scène Guillaume Vincent nous en fait la plus brillante démonstration avec *Songes et Métamorphoses*, spectacle hybride qui, en quatre heures et deux parties, fusionne cinq Métamorphoses d'Ovide et le *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare.

Loin d'être un exercice de style cérébral, ce projet inédit, à l'affiche du Théâtre de l'Odéon pour un mois, est un réjouissant feu d'artifice scénique. Dans *Songe d'une nuit d'été*, plusieurs intrigues s'entremêlent : le chassé-croisé des jeunes amants qui, bravant les ordres du duc d'Athènes et de sa cour, s'enfuient dans la forêt enchantée ; le bras de fer épique entre le roi et la reine des fées, Obéron et Titania ; et le projet théâtral que monte une troupe d'artisans, pour célébrer le mariage du duc. Or l'argument qu'ils ont choisi n'est autre qu'une Métamorphose d'Ovide : « Pyrame et Thisbé ». L'aspect kaléidoscopique du *Songe* est aussi décuplé par l'adjonction d'autres Métamorphoses en prologue. Shakespeare et Ovide s'accouplent en une orgie d'histoires, de situations, tragiques ou comiques.

Comme une Illusion comique ?

Guillaume Vincent s'inspire des comédiens de fortune du *Songe*, en rendant hommage au théâtre amateur : Narcisse est joué par des enfants ; de jeunes comédiens se glissent dans la peau de faux lycéens pour interpréter Myrrha. On assiste à un « *work in progress* » qui oscille sans cesse entre répétition et représentation, monde réel et monde magique. La scénographie, ingénieuse, joue de cette ambiguïté - un mélange de MJC et de Palais des mirages. Un rideau scintillant, une toile peinte chamarrée, quelques accessoires suffisent à créer l'illusion du

théâtre. Fort de son cocktail de jeunes pousses et de comédiens chevronnés (Gérard Watkins en Puck vibrionnant, Emilie Incerti Formentini en terrifiante Procné), Guillaume Vincent fait feu de tout bois, passant sans crier gare du théâtre social au fantastique, de la fausse im-pro au jeu lyrique, du comique débridé au tragique onirique.

Jeu de miroirs théâtral *Songe et métamorphoses* reflète également le monde d'aujourd'hui en évoquant la prison (Pygmalion) ou le destin d'une femme de ménage (Procné). En abordant le « Songe » après l'entracte, on pense que le spectacle va s'assagir. Mais les belles mélopées du couple Titania-Obéron, les facéties de Watkins-Puck, et, bien sûr, l'entrée en lice des artisans amateurs remettent le feu aux poudres. L'étoffe des rêves décousue-recousue par Guillaume Vincent est un flamboyant patchwork qu'il est doux de contempler. Attention au réveil, vous risquez d'être métamorphosé...

Les Echos

Un grand rêve de théâtre signé Guillaume Vincent

Rêve ou réalité ? Répétition ou représentation ? En cou-sant cinq « Métamorphoses » d'Ovide en un long prologue au « Songe d'une nuit d'été » de Shakespeare, Guillaume Vincent nous offre une spectaculaire variation sur le théâtre et la vie. Quatre heures durant,

une vingtaine de comédiens de tous âges jouent aux acteurs travaillant leur texte, puis l'incarnant dans un effet de miroir vertigineux. Le metteur en scène est parti de la structure du « Songe », qui tricote trois histoires parallèles, dont celle d'une troupe de théâtre amateur montant « Pyrame et This-bée » – autre « Métamorphose » d'Ovide.

De « Narcisse », joué par des enfants, on passe à « Hermaphrodite », brossé en un bref tableau vivant. « Myrrha » est campé par de jeunes comédiens, grimés en collégiens, œuvrant sous la houlette de leur professeur fantasque. « Pygmalion » est l'occasion d'évoquer le théâtre en prison. « Procné » montre une actrice (étonnante Emilie Incerti Formentini) puisant dans le vécu d'une femme de ménage pour interpréter le rôle de l'épouse trompée vengeresse. Même « Le Songe », spectacle à part entière, renoue avec la vraie-fausse impro, quand la troupe d'acteurs de fortune apparaît. Le décor est à l'avenant : hybride, il figure une salle de répétition parée de toiles

THÉÂTRE Songes et métamorphoses

de Guillaume Vincent.
Créé à la Comédie
de Reims. Le 18 nov.,
Colombes. Du 30 nov.
au 4 déc., à Chambéry, etc.

peintes, de rideaux scintillants ou d'accessoires au gré des scènes. La mise en abyme de ces « Songes et Métamorphoses » (créés en octobre à la Comédie de Reims) pourrait virer à l'exercice de style gratuit. Il n'en est rien. Guillaume Vincent nous offre un feu

d'artifice théâtral, où s'exprime tout son savoir faire : images fortes, clair-obscur onirique, humour décalé – teinté de mélancolie. Dans « Procné », il marie théâtre documentaire et fantastique. Dans « Le Songe », il donne la part belle au beau chant, via le couple féerique, Titania (Estelle Meyer) et Obéron (Candice Bouchet).

Envie sauvage

La forme flamboyante n'empêche pas d'aborder les questions de fond : l'âpreté de l'existence, l'art et l'amour qui transcendent les genres, la violence des sentiments... Le metteur en scène insufflé une envie sauvage à ses comédiens, tous excellents : des plus jeunes (Elsa Agnès, Elsa Guedj, Hector Manuel, Makita Samba), aux plus aguerris – tel Gérard Watkins, époustoufflant en Puck survolté. Quand le théâtre se pare d'habits de fée, que vie et rêve se confondent sur scène, on ne peut qu'applaudir à tout rompre. Et se rendre à l'évidence : Guillaume Vincent est de l'étoffe des grands. — Ph. C.

SCÈNES



SONGES ET MÉTAMORPHOSES

THÉÂTRE MUSICAL
OVIDE/SHAKESPEARE

Entre registres antique et élisabéthain, des comédiens jouent une troupe d'annateurs et offrent une virévolante mise en abyme de l'art théâtral.

Voilà longtemps que nous n'avions vu un spectacle de metteur en scène Guillaume Vincent d'une énergie aussi chorale, au sens propre comme au figuré, car pour battre la mesure on y chante aussi bien Britten que Purcell. Nous avions aimé, il y a sept ans, son *Éveil du printemps* (Wedekind) coloré d'une urgence adolescente et sauvage. Il semble aujourd'hui retrouver la « faim de théâtre » de ses débuts, grâce à des comédiens résolument jeunes, frais émoulus des écoles supérieures de théâtre, de Paris, Rennes, Montpellier... Avec, au milieu d'eux, des acteurs expérimentés qui ne déparent pas. Le projet est ambitieux : bâtir quatre heures de spectacle (il pourrait être un chœur réduit) en mêlant deux auteurs, en tirant une foule d'histoires et de situations. Tout commence par *Les Métamorphoses*, du Latin Ovide — jouées par une troupe d'amateurs que l'on suit du primaire

jusqu'au lycée — et se termine avec *Le Songe d'une nuit d'été*, pièce de Shakespeare aux nombreux récits enchevêtrés.

La bande d'artisans ringards du Songe s'échinent à monter *Pyramé et Yhisbé* (d'après Ovide, ça tombe bien) donne le ton à l'ensemble. Dans un décor de salle des fêtes lambrissée de bois, et sous des lustres vieillots, s'enchaînent d'abord les essais des jeunes apprentis sur *Les Métamorphoses*. Si l'on commence gentiment par *Norisse*, on assiste ensuite à des contes plus sulfureux : *Nyssia*, amoureuse de son père, ou *Procré*, dont le mari a abusé de la sœur, retranscrit tel tel un atroce fait divers. Après ça, *Le Songe d'une nuit d'été* s'apprécie sous un jour plus noir... De fait, les deux jeunes amantes de Shakespeare, l'une trahie et sacrifiée de justesse, et l'autre récompensée de sa ténacité désespérée, vivent une rude épopée où elles risquent leur raison. Des actrices Elsa Agnès et Elsa Guedj ne

Amoureux et tentés
transcrivent
la pièce
de Guillaume
Vincent.

lâchent jamais rien dans ce combat). Ainsi passe-t-on, dans un bel élan, des mythes profonds révélant en nous l'animal, aux passions amoureuses excitées par les esprits surnaturels du Songe. Le guide de ce voyage se nomme Gérard Watkins, glissant de la dégringolade profane aux chaussons ailés de l'uck, factotum du roi des fées. Il révèle à ses jeunes élèves ce que peut être le théâtre ou pas, pour agir ensuite en maître peu adroit de l'illusion. Attrapant au vol chacun des deux rôles avec une légèreté riante et mélancolique.

— Emmanuelle Bouchez

À l'avec entracte | Jusqu'au 20 mai à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berlioz, Paris 17^e, tél. : 01 44 85 40 40 ; du 23 au 25 juin au Printemps des comédiens, à Montpellier (34), tél. : 04 67 63 66 66.

DANS UN CANARD
COMÉDIE ORIGINALE
JEAN-DANIFI MANNIN

vertiges de la mue

et Hector
Manuel

Dans un spectacle dédié à l'amour du théâtre, **Guillaume Vincent** réunit la poésie d'Ovide et celle de Shakespeare. Une chronique du désir d'être acteur qui se manifeste à travers identifications et mutations.

Qu'est-ce qui se joue dans l'être humain quand il se pique de faire l'acteur ? Inspiré comme le fut Shakespeare par les fables mythologiques réunies par Ovide dans *Les Métamorphoses*, Guillaume Vincent témoigne de sa fascination pour les mues qui s'opèrent dans les corps quand ils laissent grandir en eux le rêve de devenir comédien. À la manière d'un parcours initiatique, *Songes et Métamorphoses* est un diptyque réunissant une pièce de Guillaume Vincent sur l'apprentissage de l'art d'être acteur et *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Un voyage au long cours d'une durée de plus de quatre heures

En forme de retour aux sources, la première pièce, *Hôtel Métamorphoses*, s'ouvre sur l'innocence désarmante d'un spectacle joué par des enfants comme il s'en donne tant dans les gymnases des écoles à la fin de l'année scolaire. Quelques rochers en carton-pâte et des toiles peintes figurant une jungle digne du Douanier Rousseau suffisent à camper un décor idéal pour évoquer le mythe de Narcisse cher à Ovide. L'émotion est palpable tandis que gamins et gamines s'appliquent à rendre compte de l'histoire de celui qui était tombé amoureux de son reflet dans l'eau. À chaque âge ses métamorphoses. Suivront d'autres questions

sur "l'amour qui transforme" avec une plongée indiscrète dans un atelier de théâtre pour adolescents sous la direction d'un prof de lycée. Autres rencontres avec la mythologie, quand de jeunes comédiens doivent faire face au vertige de l'identification à un rôle durant une répétition.

Tel un graal qui se mérite, cette aventure réunissant comédiens amateurs et professionnels débouche après l'entracte sur une représentation du *Songe d'une nuit d'été*. Le génie de Stratford-upon-Avon puise à Ovide pour tisser le fil-à-fil surréaliste de quatre intrigues qui se mêlent, d'une brouille au pays des fées à un mariage royal, d'un chassé-croisé entre des amoureux perdus

en forêt à la répétition d'une
pièce jouée par des artisans
prêts à tout pour bien faire.
On comprend qu'avec un tel
modèle Guillaume Vincent
disposait d'une feuille
de route rêvée pour son
lever de rideau.

L'aboutissement du
Songe... prend des accents
lyriques et mêle les
théâtralités en s'amusant
avec grâce du "déjà-vu" des
expériences précédemment
documentées. Réunissant
dans cette création
hors norme ce qui a compté
dans son désir de devenir
metteur en scène,
Guillaume Vincent témoigne
avec générosité de sa
passion pour le théâtre.
Le grand Barnum d'un
monde de fiction où chacun
est à même de trouver
sa place. **Patrick Sourd**

Songes et Métamorphoses

spectacle en deux parties :

Hôtel Métamorphoses de
Guillaume Vincent, librement
inspiré d'Ovide ; **Le Songe**
d'une nuit d'été de

Shakespeare, jusqu'au 20 mai
à l'Odéon-Théâtre de l'Europe,
Ateliers Berthier, Paris XVII^e,
en tournée jusqu'en juin



La Dispute – 01/05/2017

Arnaud Laporte, Anna Sigalevitch et Marie-José Sirach.

AS : Un sens de la rupture du décalage en permanence, très très audacieux, ça ne prend jamais le chemin qu'on pense que ça va prendre.

MJS : C'est du théâtre dans le théâtre, c'est de la métamorphose dans la métamorphose enfin c'est impressionnant c'est magnifique on est dans la joie permanente. Il y a de l'ambition de la modestie et de la joie, pas de l'amusement : de la joie de rire et de penser. C'est le partage c'est d'être debout de regarder le monde en face c'est d'être spectateur et pas consommateur. On est complètement partie prenante de ce spectacle. C'est du théâtre de tréteaux, du théâtre artisanal et tout se fait écho. C'est formidable comme il a réussi cet agencement qui n'a rien d'évident sur le papier.

Ça démarre par une troupe d'enfant qui ne joue pas à jouer, des parents comme tous les parents à un spectacle de fin d'année : attentifs, admiratifs, pressés... Il y a tous les cas de figures en quelques secondes. Cet instit formidable qui s'adresse aux enfants en leur disant, devenez des êtres libres, des êtres autonomes. Tout ça est tellement beau, tellement étrange, tellement vivifiant.

C'est très drôle et c'est d'une modernité absolue, parce que ça pose les questions que se posent aujourd'hui les collectifs, ceux qui essayent de penser autrement le «faire» sur un plateau. Et on rit, c'est de la joie simple, elle est accessible et compréhensible au plus grand nombre.

AL : Ce spectacle fait du bien. C'est une joie qui est ancrée dans une intelligence, dans un talent absolument fou. C'est un voyage dans les formes. Des régimes d'écritures et de jeux les plus divers sont convoqués : de l'écriture de plateau à la poésie shakespearienne, de la comédie contemporaine au conte d'horreur. Intelligence de conception qui fascine et réjouit.

Les séquences se succèdent à un rythme absolument juste et on ne peut jamais savoir l'issue de la séquence ou celle qui suit. D'une très grande finesse. Les interprètes tous absolument remarquables : Émilie Incerti Formentini qui est capable de tout jouer avec une qualité de jeu absolument exceptionnel. Gerard Watkins très présent on pourrait ne regarder que lui il a un jeu toujours imprévisible, on ne sait jamais comment il va terminer une phrase, un mot. Il a un décalage permanent, un jeu au présent plus que présent. Un Puck cafardesque et déjà mythique.

Quarteron de jeunes interprètes Elsa Agnès, Makita Samba, Hector Manuel et Elsa Guedj, incroyables dans leurs palettes de jeu, d'une justesse totale en lycéen et dans le drame shakespearien. Qualité de direction d'acteur : une précision de travail absolument magnifique et jouissive.

AS : Il fait des héros et des héroïnes de ses acteurs, il prend les gens pour ce qu'ils sont, il ne cherche pas à leur faire faire autre chose que ce qu'ils sont. Il met en regard ces différents

âges donc ces différents rapports à la scène, au théâtre, et au jeu et il parvient à trouver la justesse de toutes ces histoires qui se racontent à travers la différence immense de ces textes, de ces époques et de ces personnalités en scène. C'est particulier cette façon de magnifier les acteurs. Le soin porté à chaque détail : le nombre de toiles peintes, y en a pas une y en a pas deux, y en a pas trois : y en a tout le temps. Elles sont magnifiques ces toiles peintes, naïves... Une salle de répétition décrépite qui devient un théâtre élisabéthain chatoyant.

C'est étonnant de faire tout ça avec autant de simplicité de mélanger la dérision, l'auto dérision et en même temps le premier degré. Un spectacle hommage au pouvoir de l'imagination. Il révèle même l'imagination chez Shakespeare. On imagine Shakespeare en train d'écrire le Songe. Il y a toujours à la fois une mise à distance et une façon de rendre très concrète et très vivante l'écriture de tous ces textes.

AL : Il glisse au passage des messages très simple comme celui de la diversité au plateau.

MJS : Sa réflexion est extrêmement pertinente sur le théâtre amateur. On entend vraiment résonner le verbe « aimer ». Il le porte sur le plateau il le fait partager à ses acteurs et crée une énergie, une dynamique, une joie entre eux, avec eux et avec le public. Un spectacle à mettre en toutes les mains.

AL : Un spectacle qui fait du bien aux amoureux du théâtre mais aussi généreux pour ceux qui vont peu au théâtre, il y a des portes d'entrées très faciles qui emmènent très loin dans toutes sortes de registres. On rit beaucoup, on voit bien qu'on n'a pas besoin de se prendre au sérieux pour faire du théâtre. Un de nos très grands hommes de théâtre, il porte très haut l'art du théâtre avec une modestie fondamentale.

AS : Un côté artisanal qui fait qu'on est tous des artisans avec lui. Il met en scène ce qui lui plaît à lui.

AL : Et il a des goûts très variés, ouverts, larges : Guillaume Vincent il n'est pas dans une de ces chapelles qui font crever le théâtre français. Il n'est pas dans une idée des choses Guillaume Vincent, il donne de lui et ses acteurs aussi. C'est un théâtre généreux et humain. On aime Guillaume Vincent.

Lien : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/spectacle-vivant-songes-et-meta-morphoses-et-les-oiseaux>

Comment on se réveille après Songes et Métamorphoses, de et par Guillaume Vincent aux Ateliers Berthier - Odéon Théâtre de l'Europe

À la sortie des Ateliers Berthier, après avoir assisté à *Songes et Métamorphoses*, mis en scène par Guillaume Vincent je n'avais qu'un mot en tête : désorienter.

Savannah Macé — 06/05/2017 07:00 Savannah Macé

À la sortie des Ateliers Berthier, après avoir assisté à *Songes et Métamorphoses*, mis en scène par Guillaume Vincent je n'avais qu'un mot en tête : désorienter. A quoi avait-on assisté? Pour la première fois je trouvais curieux d'aller voir des gens jouer devant moi. De rester assis, dans une salle, à regarder des gens travailler devant nous et devenir quelqu'un d'autre. Étrange que des personnes fassent cela pour nous... L'explication à ce sentiment déstabilisant m'est parvenue le lendemain : il naissait du processus de mise en scène et du tour que nous joue le metteur en scène Guillaume Vincent, brillant enchanteur.

Songes et Métamorphoses, inspiré d'Ovide et de Shakespeare, se divise en deux temps. La première partie concerne cinq mythes des Métamorphoses. Pendant deux heures, une quinzaine de comédiens oscillent entre réalité et fiction, théâtre amateur et illusion. Du théâtre à l'état pur. Tous les mécanismes, la liberté et les possibilités inhérents à cet art, sont au cœur de ce spectacle. Il s'agit d'une déclaration au théâtre, vaste terrain de jeu, dans lequel le metteur en scène enchaîne les mises en abîmes et interroge ce qui fait théâtre. Pareil à *La Vie est un Songe*, de Calderón, nous ne savons plus ce qui distingue la réalité de la part d'illusion. Qu'est ce qui fait vraisemblance? En quoi pouvons-nous distinguer le jeu du songe?

Guillaume Vincent brouille les pistes et joue avec les codes dramatiques. Il décortique la fabrication du théâtre, mêlant répétitions, spectacles scolaires de fin d'année et mythes à la sauce contemporaine. Le mythe part toujours du comédien, ce qui renforce le trouble de la métamorphose. Narcisse est interprété, au premier degré, par des enfants d'école primaire, dans un décor en carton-pâte. Hermaphrodite est illustré par deux silhouettes nues et muettes, comme un tableau lointain, une vision soudaine. Myrrha débute dans un cours de théâtre donné à des Lycéens qui doivent interpréter certaines métamorphoses. Pygmalion naît au cœur d'une troupe professionnelle, inspiré par la solitude d'un détenu. Quant à Procnè, la métamorphose la plus violente et la plus perturbante, elle trouve son inspiration dans le refus d'une comédienne à interpréter un membre de sa famille. Elle préfère interviewer la femme de ménage du Théâtre. Une rencontre qu'elle relatera à la première personne.

Au fur et à mesure, elle glissera vers Procnè qui retrouve Philomèle, sa sœur disparue, violée par son époux Térée, le roi de Thrace qui lui trancha la langue pour l'empêcher de dévoiler son crime. Furieuse, Procnè se venge en tuant son fils. Elle cuisinera les membres de son

enfant, qu'elle servira à son époux. Térée, fou de rage, poursuivra les deux sœurs, qui se sauveront et se métamorphoseront en oiseaux. Chez Guillaume Vincent, l'ambiance est sombre et inquiétante. La maison de Procnè ressemble à une grotte insalubre qui mêle vice et violence. Térée et Procnè habitent dans le nord de la France et semblent issus d'une classe populaire. Ils ont deux enfants qui passent leur soirée avec leur tata au loto. Pendant ce temps, Procnè, vêtue d'une opulente robe noire de contes, s'apprêtent à célébrer ses dix ans de mariage. Débarque son mari, en jean et baskets, un mélange de beauf campagnard et de psychopathe silencieux qui s'amuse avec sa carabine. L'atmosphère est glaçante et Emilie Incer-ti Formentini nous bouleverse. Dans une volonté d'altérer les frontières, cette métamorphose est la plus convaincante. Elle clôt le chapitre des Métamorphoses en créant le désordre et la perturbation. Nous abordons l'entracte, incertains, perdus dans une brume qui nous ôte tous repères. C'est ici, dans ce brouillard, qu'opère toute la magie de Guillaume Vincent qui réussit son pari en réinterrogeant toujours plus le périmètre infini du théâtre.

La seconde partie, *Le Songe d'une nuit d'été*, est moins percutante, car plus attendue, mais sans elle, *Les Métamorphoses* perdraient de leur singularité et de leur effet. Guillaume Vincent poursuit sa démarche en poussant toujours plus loin les capacités du théâtre. *Le Songe d'une nuit d'été*, pourrait être divisé en trois parties distinctes qui se joueraient en parallèle : Titania Reine des fées et Obéron le Roi des fées, le quatuor amoureux Lysandre, Hermia, Démétrius et Hélène et enfin les artisans qui s'improvisent comédiens et tentent de monter *Pyrame et Thisbé*. Tous ces personnages sont réunis dans un lieu commun mais ils sont mis en scène différemment pour continuer à semer le trouble entre illusion et vérité. Titania et Obéron sont interprétés par deux femmes qui se querellent sur des airs d'opéra. Les quatre jeunes, fougueux et épris de désirs, se rapprochent du théâtre classique. Quant aux artisans, leur langage est moderne mais ils s'inscrivent dans le contexte de l'époque avec le mariage du Duc et de la Duchesse d'Athènes, que l'on aperçoit en tenue de chasse, comme si on se retrouvait subitement en Bavière. Un perpétuel décalage se créait, apparentant le théâtre à un puits sans fond dont les univers spatiaux temporels se multiplieraient en parallèle. Puck, le personnage commun à toutes ces aventures, clôture le spectacle, fidèle à la pensée de Guillaume Vincent "Ici vous n'avez fait que sommeiller. Lorsque ces visions vous apparaissaient. Et ce thème faible et vain. Qui ne crée guère qu'un rêve. Gentils spectateurs, ne le blâmez pas. Pardon, nous ferons mieux la prochaine fois."

L'ACTUALITÉ DES CRÉATIONS

SONGES ET MÉTAMORPHOSES
MISE EN SCÈNE GUILLAUME VINCENT

— par Youssef Ghali —

« Le théâtre est un grand oui », entend-on déclamer dans la première partie de « Songes et métamorphoses », la dernière création de Guillaume Vincent. Et si l'on rit alors de l'humour et de la grandiloquence de l'affirmation, le spectacle nous fait rapidement remarquer que, finalement, cela n'est pas si faux.

Lorsque Guillaume Vincent s'est attelé à son travail sur « Le Songe d'une nuit d'été », il ne se doutait peut-être pas qu'il accoucherait dans la foulée d'un texte de sa propre composition. Et peut-être pas non plus que les échos de l'un feraient si clairement résonner l'autre que si on les mettait bout à bout, un troisième spectacle naîtrait encore. Et c'est pourtant dans cet enchâssement, celui de l'original « Hôtel Métamorphoses » et du « Songe » shakespearien, qu'est apparu un objet audacieux, dont la Comédie de Reims abritait la création au mois d'octobre dernier. Des spectacles dans un spectacle, une pièce née d'une pièce qui en contient elle-même plusieurs, un songe qui se transforme en réflexion sur les notions qui en sont la nature même : voilà comment on pourrait essayer de résumer « Songes et métamorphoses », mais on se rend bien vite compte que l'exercice est périlleux. Car c'est bien de l'impossibilité de résumer les interrogations sur notre besoin

d'illusion qu'est né ce travail. Comment peut-on encore s'émerveiller de la fable ? En quoi nous sert-elle encore de miroir sur nous-mêmes, et où se trouvent les limites entre elle et notre réalité ? Comment faire pour, encore, refouler joyeusement notre incrédulité pendant quelques instants afin de réussir, peut-être, à nous laisser percer par une prétendue magie que notre époque semble en permanence vouloir étouffer ? Ces questions, qui hantent notre théâtre contemporain et auxquelles il ne donne pourtant jamais de réponse, sont trop souvent la seule chose qui nous reste à la sortie des salles. Mais ce qui fait la réussite de ce « Songes et métamorphoses », c'est qu'en plus de son succès à les illustrer à travers la complexité de son écriture et la grande cohérence de sa forme, on y prend à bras-le-corps la joie, l'amour, la tristesse ou la colère, et on nous permet alors d'y expérimenter ensemble, à travers ce long, ambitieux et généreux geste artistique, l'étrangeté jouissive du théâtre, qui est aussi celle d'être amoureux : cette douce sensation de bêtise, de se laisser volontairement emporter par ce qui est peut-être une illusion, qui nous fragilise et nous ahurit un peu, mais nous fait nous sentir pleins.

*Créé en octobre 2016 à la Comédie de Reims.
En tournée au Théâtre du Nord (Lille) du 30/11 au 04/12.*

mour, dy-
passion
cœur de
en scène.
service du
même la
phie. Les
crustent les
les autres.
prétexte à
théâtre, au



■ Des jeux amoureux cruels et délicieux.

DR

namisme et
sont au
ces mises
Tout est au
théâtre
scénogra-
images s'in-
unes dans
Tout est
la scène de
jeu et au

travestissement. Que ce soit la scène des Ateliers Berthier, ou encore une scène en hauteur, posée sur le plateau. Des encadrements de scènes tombent des cintres, des portes apparaissent, des chaises s'alignent, des silences se font. Tout le théâtre est convoqué. Quant aux comédiens, qu'ils jouent leurs propres rôles ou qu'ils interprètent leurs personnages, ils jouent sans cesse. Un sentiment de gêne apparaît parfois, dû au fait que nous assistons à des répétitions si proches de notre quotidien, que nous n'avons plus l'impression d'être au Théâtre ni d'être légitimes. Défi relevé une bonne fois pour toutes pour le malicieux et innovant metteur en scène Guillaume Vincent et ses excellents comédiens. Une pensée particulière pour Gérard Watkins qui endosse à la perfection tous les costumes, du professeur de théâtre au folklorique Puck.

VANITY FAIR

— Les 10 spectacles à voir à Paris en mai —

Pour se bercer d'illusions : *Songes et Métamorphoses* de Guillaume Vincent aux Ateliers Berthier

Pierrick Geais — 02 mai 2017 à 13h01

« *Un rêve sans fond* ». L'expression est lancée par l'un des protagonistes, mi-shakespearien, mi-mythologique, de ces *Songes et Métamorphoses*. L'auteur et metteur en scène **Guillaume Vincent** ne laisse de choix au spectateur que d'y plonger. Dès l'ouverture, deux fées celtiques, à la chevelure de feu, ensorcellent l'assemblée de leurs chants grégoriens, murmurés à la seule lueur des chandeliers. Puis, sur une petite scène, au centre de la grande scène, on tape les traditionnels trois coups pour qu'un autre spectacle commence. Des enfants jouent *Narcisse*, une histoire vieille comme le monde. Les costumes sont en papier crépon et les décors en carton-pâte. Mais que ceux qui ont été traumatisés par les spectacles d'écoliers se rassurent : ces comédiens en herbe sont particulièrement doués. Dix minutes plus tard, les lumières se rallument. L'instituteur est applaudi par les parents, fiers de la prestation de leur progéniture. L'enseignant sera le fil conducteur de ces quatre heures de rêve éveillé. C'est un homme solitaire, passionné de théâtre, qui sera, tour à tour, un professeur taciturne, un père incestueux, puis **Puck**, esprit malin de *Songe d'une nuit d'été*. Après ce *Narcisse* expliqué au moins de 10 ans, ce sont des pseudos-collégiens qui entrent en scène pour donner leur propre interprétation, avec leurs mots et leur imaginaire, des vieux textes ovidiens. Guillaume Vincent n'est pas tombé dans la facilité de dépoussiérer des *Métamorphoses* connues de tous. Après *Narcisse* et *Hermaphrodite*, certes des classiques, il passe à des apologues plus complexes et plus sombres. Avant chaque récitation de cette prose antique, la légende est mêlée à une réalité bien contemporaine. Ainsi **Procné** – interprétée par l'incroyable **Emilie Incerti Formentini** qui n'est pas sans rappeler **Simone Signoret** – devient l'une de ses nombreuses femmes battues qui ne sait pas comment faire pour s'échapper de son misérable quotidien. Le témoignage de cette épouse bafouée – que l'on présente comme une femme de ménage du théâtre – est ensuite dynamité pour laisser place au récit originel. Cette dernière métamorphose est d'ailleurs d'une cruauté sans nom, ponctuée de cris, de coups de fusils et de grincements stridents. Difficile de se remettre d'une telle intensité pour ensuite se reposer dans le *Songe d'une nuit d'été*, deuxième partie

de ce spectacle. Shakespeare s'était lui-même inspiré du vieux poète latin pour écrire cette féerie. D'ailleurs, on y retrouve l'histoire de *Pyrame et Thisbé*, préparée par une troupe d'hurluberlus qui compte la représenter à l'occasion des noces de **Thésée** et d'**Hippolyte**. Du mythe dans le mythe et du théâtre dans le théâtre, voilà où veut en venir Guillaume Vincent. Entre chaque scène, le spectateur est invité dans les coulisses de la création. Rien ne lui est caché : les répétitions mais aussi les machineries. **Obéron**, roi des elfes devenu cette fois reine, se charge, quant à lui, de la mission première du théâtre : jeter de la poudre aux yeux, comme le disait **Eugène Labiche**. Le spectateur est en effet aveuglé par les pluies de confettis qui dressent un écran devant les acteurs. Une illusion introduite, dès le début de la pièce, par l'apparition d'un corps hermaphrodite : dans la pénombre, se dévoile une poitrine généreuse et parfaite, et un pénis qui l'est tout autant. Où est la vérité de cet être plus rêvé que monstrueux ? L'image n'a pas fini de nous obséder.



MEDIAPART
LUN. 26 JUIN 2017 - ÉDITION DU MATIN

Songes et métamorphoses, un hommage au théâtre entre rêve et réalité

10 mai 2017 Olivier Frégaville-Gratian d'Amore pour l'Œil d'Olivier.



S'affranchissant des codes, mêlant les styles, entrecroisant fantasme et réalité, Guillaume Vincent signe une pièce hybride, entre tragédie noire et comédie picaresque, unissant habilement Ovide à Shakespeare. Porté par une troupe de comédiens hauts en couleurs, ce spectacle intense, vibrant et hilarant séduit et fascine. Un moment hors du temps à découvrir sans tarder. Passionnant !

Sur un rideau noir pailleté s'étale, en lettre de lumières, le nom de cette première partie consacrée aux Métamorphoses d'**Ovide**. Musique, noir, la scène se révèle. Le plateau est presque nu. Des silhouettes envahissent l'espace. Un décor de carton-pâte, rappelant quelque contrée lointaine, se met doucement en place. Des enfants s'avancent sur une estrade et interprètent, sous le regard fier de leurs parents et de leur étrange professeur de théâtre, le mythe de Narcisse. Témoins particuliers de la naissance de vocations artistiques, nous suivons, à travers les âges, l'évolution de ces comédiens en herbe qui, du primaire au cours de théâtre pour adultes, en passant par le lycée, vont passer petit à petit de l'amateurisme au professionnalisme, de l'amusement léger à l'intensité des émotions. Cette mutation, cette transformation des comportements va s'accompagner d'une prise de conscience du monde qui les entoure.

Sur un rideau noir pailleté s'étale, en lettre de lumières, le nom de cette première partie consacrée aux Métamorphoses d'**Ovide**. Musique, noir, la scène se révèle. Le plateau est

presque nu. Des silhouettes envahissent l'espace. Un décor de carton-pâte, rappelant quelque contrée lointaine, se met doucement en place. Des enfants s'avancent sur une estrade et interprètent, sous le regard fier de leurs parents et de leur étrange professeur de théâtre, le mythe de Narcisse. Témoins particuliers de la naissance de vocations artistiques, nous suivons, à travers les âges, l'évolution de ces comédiens en herbe qui, du primaire au cours de théâtre pour adultes, en passant par le lycée, vont passer petit à petit de l'amateurisme au professionnalisme, de l'amusement léger à l'intensité des émotions. Cette mutation, cette transformation des comportements va s'accompagner d'une prise de conscience du monde qui les entoure.

En imbriquant tangible et irréel, **Guillaume Vincent** souligne à quel point le monde garde en lui la même noirceur au fil des siècles. Il ancre les légendes recueillies par **Ovide** dans l'actualité, dans la catégorie « faits divers ». Rien d'improbable, en effet, que voir une fille amoureuse de son père, un mari prêt aux pires bassesses pour s'accoupler avec la jolie sœur de sa femme : n'oublions pas que nous sommes au théâtre, qu'ici, tout est illusion. Ainsi, derrière les murs sans âme d'une salle des fêtes défraîchie, apparaît, un court instant, dans un halo de lumière, la silhouette troublante d'un hermaphrodite.

Un peu plus tard, la princesse Procnée, muée en femme de ménage (fascinante **Emilie Incerti Formentini**), en mégère épuisée par la dure réalité d'un quotidien banal et triste, erre en somptueuse tenue élisabéthaine dans son étroit meublé.

Jouant des mots, réinventant les mythes, le jeune auteur et metteur en scène s'amuse des jeux de miroirs mettant ainsi le théâtre en abîme et rendant un hommage vibrant et drôle aux troupes d'amateurs. Malgré la cruauté sordide des actes, il sait faire émerger situations burlesques et pantomimes qui nous saisissent par leur incongruité et nous divertissent. Avec ingéniosité, il brise ainsi la noirceur des crimes, offrant espoir et humanité au monde de brutes qui nous entoure.

Loin de s'arrêter en si bon chemin, **Guillaume Vincent** complète sa vision du théâtre et des arts vivants par une re-visite âpre, romanesque et hilarante, du Songe d'une nuit d'été de **William Shakespeare**. Après un court entr'acte, il quitte, un temps seulement, les tragiques Métamorphoses d'**Ovide**, pour les amours passionnelles, contrariées et frictionnelles des elfes, des fées et des jeunes athéniens. Cassant les codes – Titania (épatante **Estelle Meyer**) et Obéron (flamboyante Candice Bouchet), sont deux femmes –, passant du rock aux arias de **Purcell**, accentuant à l'envi le cocasse des situations burlesques, il nous entraîne dans un univers sans foi ni loi où tout se mêle avec malice et virtuosité. Le fantastique côtoie le théâtre engagé, la tragédie l'humour potache. Malgré quelques longueurs inhérentes au romantisme exacerbé de jeunes amants, le metteur en scène montpelliérain compose une œuvre dense, intense et hilarante, un hommage vibrant au théâtre, qui charme et ensorcelle.

L'union magique entre **Ovide** et **Shakespeare**, déjà esquissée dans Le Songe d'une nuit d'été avec l'insert de Pyrame et Thisbé dans l'intrigue, est d'autant plus réussie que les comédiens s'en donnent à cœur joie pour faire naître en nos âmes, en nos cœurs, l'illusion d'un irréel tangible, d'un réel fantasmé. Le charme mutin d'**Elsa Agnès** et d'**Elsa Guedj** enchante. Les fanfaronnades enfantines et la suavité ténébreuse de **Makita Samba** et d'**Hector Manuel** captivent. La présence scénique intense, la profondeur de jeu d'**Estelle Meyer** et d'**Emilie Incerti Formentini** saisissent. Les facéties drolatiques de **Gérard Watkins**

séduisent. Les gesticulations en tous sens, les mimiques exagérées, et les répliques assassines de **Florence Janas** achèvent magistralement le tableau et déclenchent à tous les coups des salves de rire.

Sans attendre, laissez-vous embarquer pour quatre heures intenses de spectacle, détendez vos zygomatiques et laissez-vous séduire par cette pièce hors normes, tout autant tragique qu'hilarante.

“ Songes et Métamorphoses ” : quand l’imagination recompose le monde

Cédric Enjalbert — Mis en ligne le 16/05/2017

En réunissant au théâtre les “Métamorphoses” d’Ovide et “Le Songe d’une nuit d’été”, de William Shakespeare, le metteur en scène Guillaume Vincent met l’imagination au pouvoir. Il démontre que cette puissance n’invente pas le monde ni s’en éloigne, mais qu’elle le recompose pour mieux le retrouver. À voir à l’Odéon-Théâtre de l’Europe (Paris) et en tournée en France.

« On veut toujours que l’imagination soit la faculté de former des images, écrit Bachelard. Or elle est plutôt la faculté de **déformer** les images, elle est surtout la faculté de nous libérer des images premières, de changer les images. » Pour preuve, le remarquable spectacle réalisé par le metteur en scène Guillaume Vincent à l’Odéon-Théâtre de l’Europe : *Songes et Métamorphoses*, d’après Ovide et Shakespeare. Il adapte cinq métamorphoses du premier en guise de préambule au *Songe d’une nuit d’été*. Un fil rouge relie ces deux volets : une foi partagée dans la capacité de l’imagination à rendre compte de la réalité, permettant par le détour de la fiction le retour au monde d’ici. Que disent Narcisse, Hermaphrodite, Myrrha, Pygmalion ou Procné, et leurs métamorphoses qui forment l’horizon mythique de l’Occident ? Jouant des ambivalences et de l’illusion, tout en se gardant des malentendus, ces récits montrent que l’imagination n’invente pas un monde mais qu’elle le déforme et le recompose pour le dire mieux.

Comme l’écrit Charles Delattre, enseignant la littérature et civilisation grecques à l’université et à Sciences-Po :

« les formes suscitent un désir qui peut être mortifère. La seule issue est alors de dépasser la forme (morphè) pour atteindre l’idée (idea) – ce qui permettrait d’échapper à la tyrannie du désir. À condition de se laisser guider par la philosophie. Voilà ce que proposait le Socrate de Platon pour maîtriser le maléfice des apparences et du désir. Mais, avec Ovide, la notion même d’idée derrière la forme est devenue inaccessible. La métamorphose est la seule possibilité pour la forme d’évoluer. Narcisse est une petite pièce d’un immense puzzle qui n’est plus philosophique mais poétique et politique. » À sa façon, Guillaume Vincent reconstitue une partie de ce puzzle, avec Shakespeare. Il met à l’épreuve l’importance de l’altérité du regard dans la construction de soi et du monde. Selon Charles Delattre, notamment auteur de *Mythe et Fiction* (Presses universitaires de Paris Ouest, 2010) :

« c'est précisément la position très dangereuse qu'occupe Narcisse, il voit son image mais il voit aussi son propre œil en train de la voir. C'est un dispositif que l'on trouve avec Méduse ou avec le mauvais œil : l'œil est un agent agressif et lorsque vous croisez quelqu'un qui a le mauvais œil, il faut absolument détourner son regard ou utiliser une amulette en forme d'œil qui va être un contre-œil. Il faut éviter que les regards ne se rencontrent. Car l'«entrechocs» des regards risque de produire un court-circuit qui fige les personnages. C'est ce que peuvent dire les mythes de Méduse et de Narcisse : le personnage est pétrifié par la neutralisation des regards. Alors qu'on regarde l'altérité absolue en regardant Méduse, là Narcisse regarde le contraire de l'altérité absolue, l'identité absolue. Mais ce sont les deux pôles d'une même dialectique. »

Par une suite de mises en abîmes, enchâssant les spectacles dans son spectacle, Guillaume Vincent donne forme à cette dialectique des regards, partagée entre identité et altérité, réalité et fiction, sans jamais rien figer. Car le rythme ne manque pas, ni les effets spectaculaires : une pluie de paillettes dorées, des costumes fantaisistes, des effets de lumières portés sur des scènes « flottantes », qui avancent et reculent sur la scène principale. Ces artifices sont d'autant plus plaisants au théâtre qu'ils n'ont rien de factices ; au contraire, ils nourrissent notre « expérience sensible » à laquelle l'imagination donne sens et sur laquelle repose finalement notre activité de pensée. Aidé par une distribution nombreuse dont se démarque l'extraordinaire comédienne Émilie Incerti Formentini (repérée dans Rendez-vous Gare de l'Est) Guillaume Vincent gagne progressivement la bienveillance des « gentils spectateurs ». Ingénieusement mais sans pédanterie, il démontre en un peu plus de temps qu'il n'en faut (le spectacle aurait gagné à davantage de concision), la puissance de l'illusion et les merveilles de l'imagination, si nécessaires à la vitalité de la pensée.



SONGES ET MÉTAMORPHOSES

Un spectacle-hommage aux pouvoirs de l'imagination.

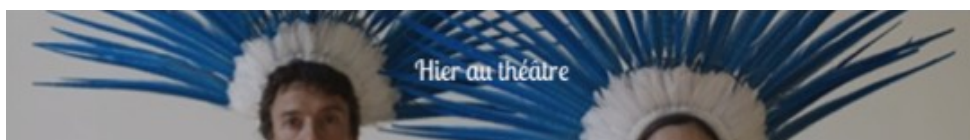
Un kaléidoscope en deux volets : Hôtel Métamorphoses, une suite de tableaux contemporains inspirée par Ovide, puis Le Songe d'une nuit d'été, un sommet de la comédie élisabéthaine. Une façon radicale de confronter le théâtre qui reste à faire avec le théâtre déjà fait.

Le Songe d'une nuit d'été semble lui-même composé de plusieurs pièces. Face à ses « hybridations hasardeuses », Guillaume Vincent assume la « schizophrénie » shakespearienne, au point de faire croire à trois œuvres abordées « par trois metteurs en scène différents ». Une première pièce, celle des jeunes amants, est encadrée et pilotée par deux autres intrigues – celle des nobles, celle des fées – tout en étant traversée par une seconde pièce : celle des artisans. Les nobles, Thésée en tête, incarnent l'ordre diurne de la société humaine, qui contraint les amants à prendre la fuite dans les profondeurs de la forêt. Les fées, sur lesquelles règnent Obéron et Titania, sont les puissances nocturnes qui président à la fécondité de la grande Nature. Quant aux artisans, ils préparent en grand secret un spectacle en l'honneur du mariage de Thésée, leur noble duc. Tout se passerait comme prévu – les amants s'enfuiraient ensemble, les artisans répéteraient – si un farceur surnaturel ne s'en mêlait : l'insolent Puck, télescopant les styles et semant le chaos chez les uns et les autres...

Guillaume Vincent ne s'en est pas tenu à ce joyeux désordre. La pratique théâtrale de ces amateurs passionnés que sont les artisans de Shakespeare l'a renvoyé à ses propres expériences dans des ateliers qu'il a animés en milieu scolaire ou carcéral. Il sait que dans le théâtre amateur, « l'art n'est pas le seul but ». Ici, « le cadre est aussi important que le tableau » : le théâtre amateur est un lieu où « guérir, calmer, apaiser, éduquer ». Et où rêver, peut-être : pourquoi serait-ce un privilège réservé aux fous, aux amoureux et aux poètes ? Pour faire certains songes, il faut en tout cas y croire un peu. Accepter que le réel et l'imaginaire dérapent l'un dans l'autre.

Le théâtre de Guillaume Vincent célèbre donc les noces incertaines de la réalité et de la fiction en passant librement d'une forme, d'un style à l'autre. Puisant aux mêmes sources ovidiennes que Le Songe, Hôtel Métamorphoses ajoute sa touche de troublante fantaisie aux licences shakespeariennes en invitant des figures d'aujourd'hui à explorer des destins an-

tiques, à s'interroger sur l'incarnation, la représentation, et sur leur rapport à leur propre identité. Des écoliers interprètent l'histoire de Narcisse et d'Écho ; des lycéens travaillent sur le mythe de Myrrha ; Procné et Philomèle sont les victimes d'un crime tout à fait contemporain... Première partie sinueuse comme les Mille et une nuits, cette suite de « variations sur le thème du théâtre amateur » est une ode à la gloire du théâtre et de ses alchimies.



L'étoffe des songes hypnotisante de Guillaume Vincent

♥ ♥ ♥ ♥ - Thomas Ngo-Hong - 30 avril 2017

Avec *Songes et métamorphoses*, Guillaume Vincent orchestre un bal onirique qui interroge les pouvoirs du théâtre. Lieu de tous les possibles et de toutes les transgressions, la scène épanche les envies les plus folles. Aux Ateliers Berthier, le metteur en scène convoque une jeune troupe dynamique qui déclame son amour du théâtre avec une frénésie candide et ténébreuse de bon aloi. Les figures tutélaires d'Ovide et de Shakespeare se répondent en écho avec plus ou moins d'éclat mais toujours avec cette même énergie communicative.

Hommage aux anciens, le spectacle commence par actualiser plusieurs grandes métamorphoses ovidiennes. Toutes auront en commun l'altérité, le rapport à soi et au monde, la violence des liens humains et la question de la représentation. Premier ravissement avec l'histoire de Narcisse et Écho jouée par des écoliers. Le quatrième mur s'écroule et les bricolages naïvement enfantins font mouche. Une girouette en aluminium représente le soleil et la lune, le carquois et les flèches de l'éphèbe sont en plastique... C'est adorable et ingénieux : l'effet truc et astuces souligne aussi et surtout la volonté de valoriser la pratique du théâtre amateur, qui permettra de faire le pont avec la pièce des artisans du *Songe d'une nuit d'été*.

L'entrée méta-théâtrale évoque le plaisir primitif qu'exerce l'art de la scène sur les gens, cette faculté de s'extirper de son être pour capter l'essence d'un personnage. Ce début alléchant dérive ensuite vers la fonction revendicatrice du théâtre. On retrouve le même professeur un peu dépassé par les événements (lunaire Gérard Watkins) qui enseigne cette fois-ci à des lycéens. Le ton monte : d'un côté le conservatisme prudent, de l'autre la jeunesse bouillonnante en soif d'aventures. Le mythe d'Iphis et Ianté, qui raconte des amours lesbiennes, cristallise les tensions. En imposant une interprétation pleine d'une gouaille libérée et naturelle, Vincent s'amuse à brouiller les pistes à l'envi entre fiction et réel : sommes-nous vraiment face à du théâtre ? Se moque-t-on de nous ? Brillant.

L'histoire incestueuse de Myrrha prend ensuite la relève : la transposition moderne fait penser à une comédie british pince-sans-rire avec ce dialogue surréaliste entre une fille ravagée par le désir, ronchon et frustrée (épatante Elsa Agnès, impayable quand elle s'empiffre de corn-flakes) et un père embarrassé. En fin analyste des tabous, Ovide décortique les amours sulfuriques d'anti-héros n'ayant d'autre choix que de supplier une transformation, un entre-deux entre Eros et Thanatos, pour survivre.

Les Métamorphoses se concluent par un conte gothique à glacer d'effroi. Le mythe infanticide et anthropophage de Procné parachève en beauté cette première partie du spectacle. Exit la représentation en abyme choupinette du début en carton-pâte et place au film d'horreur gore. On admire les talents d'orfèvre de Vincent qui manipule les genres avec le doigté d'un magicien. Ce goût assumé pour l'hétéroclite insuffle une dynamique à l'ensemble et concourt à créer un sentiment d'étrangeté. Ici, le plateau est plongé dans la pénombre, un dîner se prépare. Procné est devenue une femme de ménage battue et qui a décidé de mettre un terme aux humiliations. La transposition sociale fonctionne à merveille et Émilie Incerti est fabuleuse en diabolique ogresse à la voix rauque et envoûtante. Déjà formidable dans *Rendez-vous Gare de l'Est*, la comédienne nous emporte dans cette implacable vengeance avec un sens consumé du suspense. Les coups de carabine éclatent, l'hémoglobine gicle... Le mauvais goût des films Z flirte dangereusement avec Hitchcock et le mélange est savoureux.

Féerie noire

Après l'entracte, c'est au tour du grand William de monter sur scène. Pièce baroque par excellence, *Le Songe d'une nuit d'été* exacerbe la puissance de la magie et des rêves tout en pointant du doigt les ravages de l'amour. Ici, le chant (Britten and cie) occupe une large place et le couple féerique campé par les superbes Candice Bouchet (Obéron) et Estelle Meyer (Titania) entame de saisissants oratorios. Les confettis métalliques pleuvent dans cette obscure forêt.

Vincent a su amplifier la détresse du quatuor amoureux en transformant le comique chassé-croisé sentimental en une terrifiante course-poursuite où l'amour entraîne aux plus sombres folies. Cette sève sexuelle qui ne cesse d'affoler les battements cardiaques des jeunes amants est transposée avec intelligence sous la forme d'une dégradation vestimentaire. Les magnifiques habits nobles sont progressivement déchirés et salis par la boue. Nulle trace de Fragonard ici, les dérèglements des sens s'avèrent crus et sales. On saluera l'emportement engagé et viscéral d'Elsa Agnès, Elsa Guedj (un nom à retenir), Hector Manuel et Makita Samba. On regrettera cependant l'étirement de cet arc de l'histoire qui aurait gagné à être dégraissi (...).

En revanche, ne boudons pas notre plaisir concernant le sketch dilué de la pièce des artisans : cette séance d'impro faussement improvisée est absolument phénoménale et l'on rit à gorge déployée. Un alignement de chaises pour des comédiens qui discutent de leur rôle avec plus ou moins de plaisir (Charles-Henri Wolff est irrésistible en beauf à demi-chauve dans le rôle de Thisbé et que dire encore une fois d'Émilie Incerti en lionne pas effrayante pour un sou). Il faut tirer notre chapeau à Florence Janas, époustouflante en coach castratrice et barrée. Le méta fonctionne à plein tube et l'on se réjouit de vite repasser à cette partie centrale de l'intrigue. La pièce de Pyrame et Thisbé conclut en un feu d'artifice délirant cette longue épopée de quatre heures.

Guillaume Vincent nous aura donc rappelé à propos à quel point le théâtre offre l'occasion d'une démarche réflexive sur notre capacité à s'appropriier les différents rôles de notre vie.

Songes et métamorphoses



Guillaume Vincent crée un spectacle-hommage aux pouvoirs de l'imagination. Un kaléidoscope en deux volets : Hôtel Métamorphoses, une suite de tableaux contemporains inspirée par Ovide, puis Le Songe d'une nuit d'été de Shakespeare. Une façon radicale de confronter le théâtre qui reste à faire avec le théâtre déjà fait.

Un spectacle-hommage aux pouvoirs de l'imagination

Un kaléidoscope en deux volets : Hôtel Métamorphoses, une suite de tableaux contemporains inspirée par Ovide, puis Le Songe d'une nuit d'été, un sommet de la comédie élisabéthaine. Une façon radicale de confronter le théâtre qui reste à faire avec le théâtre déjà fait.

Le Songe d'une nuit d'été semble lui-même composé de plusieurs pièces. Face à ses « hybridations hasardeuses », Guillaume Vincent assume la « schizophrénie » shakespearienne, au point de faire croire à trois œuvres abordées « par trois metteurs en scène différents ». Une première pièce, celle des jeunes amants, est encadrée et pilotée par deux autres intrigues – celle des nobles, celle des fées – tout en étant traversée par une seconde pièce : celle des artisans. Les nobles, Thésée en tête, incarnent l'ordre diurne de la société humaine, qui contraint les amants à prendre la fuite dans les profondeurs de la forêt. Les fées, sur lesquelles règnent Obéron et Titania, sont les puissances nocturnes qui président à la fécondité de la grande Nature. Quant aux artisans, ils préparent en grand secret un spectacle en l'honneur du mariage de Thésée, leur noble duc. Tout se passerait comme prévu – les amants s'enfuiraient ensemble, les artisans répéteraient – si un farceur surnaturel ne s'en mêlait : l'insolent Puck, télescopant les styles et semant le chaos chez les uns et les autres...

Guillaume Vincent ne s'en est pas tenu à ce joyeux désordre. La pratique théâtrale de ces amateurs passionnés que sont les artisans de Shakespeare l'a renvoyé à ses propres expériences dans des ateliers qu'il a animés en milieu scolaire ou carcéral. Il sait que dans le théâtre amateur, « l'art n'est pas le seul but ». Ici, « le cadre est aussi important que le tableau » : le théâtre amateur est un lieu où « guérir, calmer, apaiser, éduquer ». Et où rêver, peut-être : pourquoi serait-ce un privilège réservé aux fous, aux amoureux et aux poètes ? Pour faire certains songes, il faut en tout cas y croire un peu. Accepter que le réel et l'imaginaire dérapent l'un dans l'autre.

Le théâtre de Guillaume Vincent célèbre donc les noces incertaines de la réalité et de la fiction en passant librement d'une forme, d'un style à l'autre. Puisant aux mêmes sources ovidiennes que Le Songe, Hôtel Métamorphoses ajoute sa touche de troublante fantaisie aux licences shakespeariennes en invitant des figures d'aujourd'hui à explorer des destins an-

tiques, à s'interroger sur l'incarnation, la représentation, et sur leur rapport à leur propre identité. Des écoliers interprètent l'histoire de Narcisse et d'Écho ; des lycéens travaillent sur le mythe de Myrrha ; Procné et Philomèle sont les victimes d'un crime tout à fait contemporain... Première partie sinueuse comme les Mille et une nuits, cette suite de « variations sur le thème du théâtre amateur » est une ode à la gloire du théâtre et de ses alchimies.

Les Métamorphoses de Guillaume Vincent, librement inspiré d'Ovide
Le Songe d'une nuit d'été de William Shakespeare, traduit par Jean-Michel Déprats

**« Songes et métamorphoses »,
de Guillaume Vincent, le Lieu unique à Nantes
Une mélodie entêtante**

Marion Le Nevet - 19 janvier 2017

Le metteur en scène prodige issu du Théâtre national de Strasbourg croise « le Songe d'une nuit d'été » de Shakespeare avec « les Métamorphoses » d'Ovide dans une réécriture moderne et onirique. Un spectacle hypnotisant.

Guillaume Vincent est un maître. De ceux qui peuvent tout faire et n'ont pas peur. Sans ostentation mais avec une classe infinie, ses spectacles sont des pépites qui illuminent le théâtre français de demain. Après le monologue minimaliste et quasi documentaire *Rendez-vous gare de l'Est*, le jeune quarantenaire revient à un théâtre d'envergure, construisant des images d'une finition et d'un montage très cinématographiques.

Croiser les mythes, ceux de la mythologie grecque des œuvres de Shakespeare et Ovide, et ceux de notre génération, c'est faire remonter des thèmes universels : la désillusion quant à sa destinée, la foi en son devoir... Accepter la désuétude de ces thèmes, en rire (jaune) dans une transposition actuelle, c'est faire théâtre de tout : être acteur de sa vie, en faire une épopée, se battre contre ses moulins du quotidien. Et il est bien question de théâtre dans cette pièce aux multiples tiroirs et abîmes qui, comme dans *le Songe d'une nuit d'été*, montre ses personnages en représentation. Porteurs de leur propre message et témoins de la vulnérabilité de leur société. Guillaume Vincent allège ainsi les textes classiques, sans les édulcorer. Sauts d'époques, échos et allers-retours entre les contextes, il en fait un conte, une constellation, noire et brillante, lieu de tous les fantasmes, pensées et actions inavouables.

«Songes et Métamorphoses » d'après Ovide & Shakespeare

NOTRE AVIS : À NE PAS MANQUER
- SÉLECTION MAI 2017 -

La pièce en bref

Lorsque le rideau s'ouvre, on craint déjà le pire : un décor en carton pâte qui semble avoir été victime de l'attaque d'un bataillon d'enfants de 4 ans (vraisemblablement armés de tubes de peinture à l'eau). Lorsque les marmots commencent à déclamer le mythe de Narcisse, on rit un peu jaune, se disant qu'on n'est pas venu jusqu'ici pour assister à un spectacle de fin d'année. Puis tout s'enchaîne, atelier de théâtre amateur entre ados déchaînés, petit déjeuner cul nu, déchirements familiaux dignes d'un épisode de *Striptease*, inceste à tous les étages...*Les Métamorphoses* d'Ovide prennent un sacré coup (de jeune), et le temps filerait presque trop vite. C'est donc avec un entrain non dissimulé qu'on se prépare à en reprendre une petite louche pour un *Songe d'une nuit d'été* version trash en deuxième partie, avec crimes et échauffourées dans les bois sur fond de répétition théâtrale.

Au fil des heures, on sent que la salle se déride, prend ses aises, décroise les jambes, rit un peu plus fort, se sent finalement pas trop mal, voire même plutôt bien à l'idée de passer quatre heures en compagnie de cette bande de déchaînés, où tout le monde se prend le mur en pleine face et glisse sur un sol maculé de paillettes. À la fin, on a presque l'impression d'être tous copains. C'est dire.

L'ambiguïté sexuelle est présente de façon récurrente, moins comme une problématique que comme un choix de traitement des personnages, telles des créatures dont le sexe importe peu. Les corps sont galvanisés, leurs enjeux modernes se frottant à leurs figures ancestrales. On célèbre l'émancipation, tout en faisant planer la sinistre ironie de la fatalité, qui prédestine encore chacun à sa place. Si les mythes anciens sont limpides, leur versant contemporain nous trouble par son adresse très directe. Naviguant de la Grèce antique au présent, on observe avant tout des comédiens, des individus, une petite équipe mouvante dans laquelle chacun glisse d'un personnage à un autre avec cohérence. Avec cette même cohérence, les acteurs manient le texte classique avec autant de naturel qu'un langage plus actuel. La rage de l'amoureuse éconduite élisabéthaine est sur un plan équivalent à celui de la lycéenne en crise.

Respecter l'imaginaire collectif tout en réinventant ses propres légendes

Lumière, son et décors sont exploités avec perfectionnisme et fluidité pour reconstituer les images attendues. Narcisse et son reflet, Pygmalion et sa statue, Bottom avec sa tête d'âne... Sérieux et ironiques à la fois, les tableaux respectent l'imaginaire collectif tout en réinventant leurs propres légendes. Le grandiose naît autant dans l'onirisme que dans des bouffonneries singeant le symbolisme du théâtre contemporain. Guillaume Vincent nous présente un spectacle humble, se jouant des codes du théâtre tout en pointant les failles de son système. « Nous ferons mieux la prochaine fois », nous promet Puck dans son monologue final. On rit, on tremble, les yeux écarquillés. On se laisse ainsi transporter par les décors magnifiques, les transitions ingénieuses et surprenantes, les chants envoûtants, comme des enfants à qui on raconte une vieille histoire. Une histoire un peu terrifiante, un peu datée, mais dont on sent la force qui traverse le temps. C'est beau, c'est grand, c'est spectaculaire, proche de nous et haut aussi, très haut.



Les grotesques et sublimes *Métamorphoses* de Guillaume Vincent.

PIERRE-ALEXANDRE CULO — 25 AVRIL 2017

Guillaume Vincent mène le public de l'Odéon dans les dédales d'une forêt renversante où derrière chaque arbre – pailleté ou menaçant – se cachent les formes hybrides et fascinantes du Théâtre. *Du Songe d'une nuit d'été* aux *Métamorphoses* d'Ovide, de ces ramures entremêlées palpitent la sève et le désir pour ce monstre théâtral aux mille visages. Avec son excellente équipe de comédiens, le metteur en scène tisse une pièce fulgurante où la perception du temps et de l'espace s'effrite, nous perdant avec délice dans la féerie et la violence de ces *Songes et Métamorphoses*.

Afin de prévenir des hallucinations et tours de passe-passe à venir, Guillaume Vincent écrit un immense prologue à la mode shakespearienne: *Les Métamorphose*. S'inspirant des *Métamorphoses* d'Ovide, cette première partie se déplace avec fougue et sans retenue du spectacle musical au théâtre scolaire, de la performance au fait divers, du milieu carcéral au théâtre d'improvisation, du mythe au contemporain, de l'effroi au burlesque, du plaisir au désir, de la magie à la jubilation de rêver ensemble. Ainsi, tel Argus et ses cent yeux, *Songes et Métamorphoses* se pare de multiples personnalités, d'un ramage schizophrène et imprévisible.

De la fleur blanche de Narcisse éclot un spectacle scolaire joué par des enfants dans un décor en carton-pâte. Les mythes décrits par Ovide se déploient dans le quotidien de ces écoliers, lycéens, hommes et femmes qui voient dans le théâtre cet espace de liberté, le plaisir de se transformer sans limite. Le mythe de Procné se détache avec grâce et horreur de l'ensemble. Comme en écho à *Rendez-vous gare de l'Est*, Emilie Incerti-Formentini débute le monologue d'une femme de ménage victime de violence conjugale. De cet entretien en robe élisabéthaine, le drame personnel se transforme en fait divers dans le Nord de la France. Un tabloïd sensationnel signé Ovide: Une sœur séquestrée et violée. Un mari violent. La femme tue ses propres enfants et les lui fait manger en soupe. Avec une finesse abrupte, Guillaume Vincent condense dans ce tableau l'essence de ses précédents spectacles, de *L'Eveil du printemps* à *Rendez-vous gare de l'Est*.

Cette fureur et incandescence du désir se poursuit dans le texte de Shakespeare, qui, en deuxième partie, se déploie dans une mise en scène contemporaine plus convenue mais non moins réussie. L'hybridation continue dans cette course où les branches de la forêt, comme une pieuvre, enserrant et déploient les émois adolescents. Derrière la féerie, les comédiens

s'emparent de ces passions violentes où les menaces de viol côtoient les dominations patriarcales. Les scènes des artisans et la représentation devant le duc conservent l'irrévérence de la première partie, apportant un véritable souffle à l'ensemble. Explosions vives, insoupçonnables, ces parenthèses s'amuse de la jouissance du théâtre et nous embarquent sans demi-mesure dans un univers où grotesque et sublime s'allient avec perfection.



Les mille-et-une passions qui nous transportent

Ingmar Bergmann - 9 mai 2017

Nous sommes au Théâtre National de l'Odéon, pour assister à une représentation du spectacle « Songes et métamorphoses » de Guillaume Vincent, d'après Ovide et William Shakespeare.

Dans sa première partie, le spectacle nous permet notamment de nous plonger dans quelques-unes des « Métamorphoses » d'Ovide ; puis, dans sa seconde partie, dans les quatre pièces imbriquées qui constituent « Le Songe d'une nuit d'été » de William Shakespeare.

Tout d'abord, quelques « Métamorphoses » pour commencer une soirée qui promet d'être riche.

Cinq d'entre elles, seulement, ont fait, ici, l'objet d'un travail d'adaptation théâtrale ; elles suffisent pourtant à nous donner une idée de la richesse et de la profondeur d'un auteur qu'on croirait connaître mais dont, le plus souvent, l'essentiel de l'œuvre nous échappe.

Il est question d'amour, de désir, de désir d'amour, d'amour du désir, d'amour pour l'amour, de désir pour le désir, de soi, de l'autre, de soi dans l'autre et de l'autre en soi, à chaque fois que cela est possible et, de préférence, quand cela n'est pas possible ou, mieux encore : quand cela est interdit, car il est aussi question de la famille, y compris celle, conventionnelle et normale, pour ne pas dire : idéale, que les réactionnaires se plaisent à considérer comme universelle ; mais, qui se voit grandement malmenée par d'improbables combinaisons internes, réprouvées par notre morale actuelle, sous la forme d'une magnifique galerie de personnages paraboliques :

« Myrrha » ou quand la fille aime son père, « Procnée » ou quand l'homme aime la sœur de sa femme, quand la mère tue ses enfants par vengeance contre leur père qui l'a trahie, « Narcisse » ou quand le garçon aime lui-même et le garçon qui est en lui-même sans le reconnaître, « Hermaphrodite » ou quand la femme et l'homme s'épousent de telle manière qu'ils ne font qu'un et qu'on ne peut plus les dissocier, et que le monde alentour n'existe plus pour eux, « Pygmalion » ou quand l'homme épouse la femme qu'il a sculptée, autant de configurations qu'on dédaigne absolument d'enseigner aux enfants, de peur qu'ils ne deviennent plus affranchis que nous ne le sommes réellement ou, pire : qu'ils n'interrogent les fondements de l'ordre social.

Dans ce qui précède, il ne s'agit pourtant que de quelques-unes des « Métamorphoses » d'Ovide, que le dramaturge Guillaume Vincent offre à notre attention ; aussi, on est immédiatement porté à en vouloir connaître plus et, partant, à nous immerger dans cette littérature ancienne, dont les érudits citent les titres et les auteurs, mais que nombre d'entre nous n'a pas lu.

Ce qui est certain, c'est qu'à l'heure où l'on pratique la restriction de budget comme un sport national, dans des nations où il convient, de plus en plus, de ménager la susceptibilité des fondamentalismes d'ici et d'ailleurs, il ne faut plus s'attendre à voir enseignées les « Métamorphoses » d'Ovide au programme des collèges. Profitons donc de l'occasion qui nous est offerte, par cette élégante production, qui dramatise une œuvre littéraire qu'on voit rarement portée à la Scène habituellement, et considérons que les quelques tableaux pour lesquels elle est inspirée d'Ovide, constituent une entrée en matière, parfois sublime, parfois irrévérencieuse, non seulement à la littérature ancienne mais aussi à quelques-uns des mythes fondateurs de notre culture moderne, puisqu'Ovide, dont le Public n'a généralement qu'une connaissance très superficielle, est aussi l'un des maîtres à penser de William Shakespeare.

Voilà l'un des avantages, et non des moindres, de cette création artistique, à fortiori à une époque où ce n'est plus la pédagogie qui conduit au théâtre, mais le théâtre qui conduit bientôt à la pédagogie quant il ne la remplace pas définitivement, alors qu'auparavant, la pédagogie n'était que l'une de ses fonctions parmi d'autres.

La seconde partie du spectacle est construite autour du « Songe d'une nuit d'été », de William Shakespeare.

Dans une Athènes imaginaire, l'amour est aux prises avec la réalité. Lysandre et Hermia, Démétrius et Héléna, constituent un quatuor d'amoureux qui se poursuivent, se perdent et se retrouvent après s'être trompés sans le vouloir, et sont le jouet des facéties maladroites d'un Puck, serviteur d'Obéron et Titania, les puissances supérieures et magiques, elles-mêmes en train de se débattre dans les mêmes tourments que les êtres humains dont elles ont coutume de s'amuser ; mais sans être, pour autant, exemplaires, ce qui nous rappelle que l'amour n'épargne personne et que plus on voudrait le maîtriser, plus il nous échappe et nous possède.

Il s'agit de convaincre celui ou celle que l'on aime, de se libérer de celui ou celle qui nous aime et que l'on n'aime pas, de se venger de la déception amoureuse en plongeant l'autre dans des situations ridicules et grotesques, d'éprouver son pouvoir et celui de l'autre sur lui-même et sur soi, de s'offrir, de se refuser, de se faire désirer, d'être jaloux ou de rendre jaloux, de conspirer et parfois manipuler ; et, quoiqu'elle ne soit pas directement évoquée, même de façon allégorique, la mort menace toujours. Si « Le songe d'une nuit d'été », de William Shakespeare, ne se termine pas en tragédie, ce n'est pas pour autant que les amants, réels et supposés, feront l'économie de la violence et de la peur.

À la différence de ce qui advient dans « Les métamorphoses » d'Ovide, la mort n'est jamais montrée parmi les personnages réels du « Songe d'une nuit d'été », de William Shakespeare ; pourtant, les personnages imaginaires d'une petite troupe de mauvais comédiens, ré-

quisitionnée pour offrir un divertissant spectacle au soir du mariage du Duc, Thésée qui vient de se rendre époux et maître de la reine des Amazones, Hippolyta, interprètent une tragédie sanglante de façon pathétique, comme pour mieux nous mettre en garde : l'amour et la mort sont rarement dissociées. Heureux ceux qui parviennent à éviter cette implacable combinaison, probablement parce que, pour le plus grand nombre des êtres humains, la raison reprend finalement le dessus au dernier moment, et que l'institution du mariage remet tout en ordre et chacun à sa place.

Au passage, on comprend que la pièce de William Shakespeare est parfaitement favorable au respect de l'ordre établi, du moins dans son aspect formel, puisqu'après les errements périlleux, mais enivrants pour le Spectateur, des quatre amants dans la forêt, près d'Athènes, on peut aussi en déduire une critique de ce même ordre social, qui fait du mariage un épilogue honorable, utile, facile et très pratique à mettre en œuvre, s'agissant de couper court à de très troublants et de très indécents transports, très éloignés, justement, de la mesure, si essentielle à la philosophie des Anciens.

Dans cette fable shakespearienne, le sens de la mesure est absolument étranger à tous ceux qui sont traversés par leurs impétueux sentiments et, pour cette raison, ils manquent tous de peu de passer à côté du bénéfice que nous procure l'amour ou, plutôt, ils ne se rendent pas compte à quel point ils mettent l'humain en danger, quand ils consentent à se rendre otages de leurs passions, à fortiori lorsqu'ils les travestissent fallacieusement en les affublant du nom « d'amour » (ou ce que nous appelons ainsi).

Ainsi, sous couvert de ridiculiser d'anciennes pratiques, William Shakespeare nous offre-t-il un tableau des mœurs et des audaces de son temps ; mais il ne nous faut pas réfléchir beaucoup afin de comprendre, comme avec Ovide, qu'en bien des situations, son temps est aussi le nôtre.

L'arrogance avec laquelle nos contemporains occidentaux sont persuadés que leur époque a surpassé toutes les autres, auparavant, doit sans cesse être rappelée au souvenir des citoyens, afin que notre société ait une chance de se garder de sa perte ; et cette raison est peut-être l'un des motifs principaux qui guident les dramaturges contemporains à s'imprégner de ces auteurs, tels, justement, Guillaume Vincent, grâce au concours de l'harmonieuse distribution qu'il a réunie autour de lui.

Entre les actes inspirés d'Ovide et de William Shakespeare, l'équipe de Guillaume Vincent élabore une trame contemporaine et proche de notre réalité, nouvelle strate du « théâtre dans le théâtre » venant encore se superposer aux précédentes, harmonisant, entre eux, tous ces tableaux, fruit d'un travail collectif d'improvisation et d'écriture au Plateau, dont le résultat, le plus souvent drôle, enlevé et parfaitement convaincant, achève de nous faire entrer, de plein pied, dans les problématiques des deux auteurs classiques.

Pour toutes ces raisons, et mille-et-une autres, on se rend avec beaucoup d'intérêt, d'enthousiasme et de plaisir à ce spectacle, que l'on soit jeune ou moins jeune, seul ou accompagné, car il nous transporte ; et les questions qu'il formule à notre intention, nous interrogent immédiatement.

SONGES ET MÉTAMORPHOSES, LES LEÇONS DE THÉÂTRE DE GUILLAUME VINCENT

Par Amelie Blaustein Niddam — 4 mai 2017



Guillaume Vincent est le roi du Glam. Lui qui a déjà mis en scène Opening Night dans Second Woman et le cinéma Lynchien avec La nuit tombe s'amuse à jouer des codes de l'entre-soi avec une belle dose d'ironie et de paillettes pour Songes et Métamorphoses, à l'Odéon (Salle Berthier).

Ovide et Shakespeare. Comme si les deux auteurs résumaient à eux deux les possibilités du théâtre. *Les Métamorphoses* est un texte fou où un homme mange ses enfants en soupe, où une autre couche avec son père et se transforme en arbre... Dans le *Songe d'une nuit d'été*, les amants sont encerclés et la reine des fées se tape un âne. Le point commun est bien sûr le fantastique, thème cher à Guillaume Vincent. La multiplicité des thèmes et des histoires lui permet de construire un spectacle comme un puzzle que l'on pourrait très bien regarder comme une série télévisée.

Ici, il y a des épisodes. Un prologue, magnifique, sous la forme d'une entrée à la bougie où la troupe d'une vingtaine de comédiens se déploie au rythme du piano, posé dans une alcôve digne d'un bar à cocktail. Puis des scènes pensées comme au commencement, comme au temps du théâtre de plateau. Guillaume Vincent part du début, c'est-à-dire à la fois de la Tragédie Grecque et de la naissance pour le goût de la scène à l'enfance, à l'école même. Sur le ou plutôt sur les plateaux tant il les multiplie, il y a des enfants, des comédiens de carrière et d'autres qui sortent d'école. La distribution même vient dire les rêves des apprentis acteurs et les changements que leurs rôles opéreront sur eux.

Songes et Métamorphoses sont deux pièces qui se jouent l'une après l'autre et qui se font échos. Dans le *Songe d'une nuit d'été*, lors du spectacle dans le spectacle fait par les « artisans », les références au texte d'Ovide sont là. Mais l'idée de Vincent est de dire qu'Ovide est partout dans le Spectacle, car comment faire du théâtre sans illusion ? Il s'amuse dans une scène à faire hurler Emilie Incerti Formentini qu'elle refuse le théâtre documentaire, elle qui jouait dans *Gare de l'Est* une maniaco-dépressive. Il s'amuse aussi à utiliser des vieux trucs, comme une scène que l'on déplace à la main.

Ce qui est formidable ici est le mélange des genres. Pluie de feuilles d'or sur la danse de Puck (magnifique Gérard Watkins) ou humour d'un cours d'impro dans une salle de répétition, il alterne l'ultra-glam (Titania et Obéron), le très construit (Procné), le populaire (Myrrha), le lyrique (Hélène à Dimitrios) et le potache (Pyrame et Thisbé) sans transition, dans un volontaire patchwork délicieux.

Il interroge l'éternel question de la prise de rôle et de la façon dont le spectacle joue de la fiction et de la réalité. La direction d'acteurs est ici impeccable, il mêle jeunes amateurs du collègue Jules Ferry, des adolescents et ses comédiens. Le plaisir de jouer est totalement palpable et jubilatoire dans une réécriture bien pensée de l'esprit de troupe.

Il y a de l'épaisseur, du trop-plein diront certains. Il y a surtout un grand amour du théâtre, un spectacle libre, généreux qui témoigne des capacités qu'à Guillaume Vincent à se détacher des genres. Avouons tout de même que l'on aime surtout chez lui sa relation infinie au glamour; au paillettes et aux robes de bal.



Songes et Métamorphoses, d'Ovide à Shakespeare

Willie BOY — 14 juin 2017

Songes et Métamorphoses, Apprenti Lynch

La mise en scène de Guillaume Vincent propose un voyage dans les labyrinthes du rêve et du théâtre. Il met en relief les arcanes de l'inconscient et magnifie la représentation théâtrale comme témoignage fragile et sublime de nos désirs, fussent-ils sombres, meurtriers, incestueux.

Le spectacle se divise en deux parties. La première met en scène une tentative de monter « les Métamorphoses » d'Ovide dans un cadre scolaire. On suit les aventures, les attermoissements, les maladroitures des enfants puis des ados. On voit naître les premiers désirs adolescents, les tentatives, les expériences sensuelles et sexuelles. C'est souvent drôle et poétique même si l'écriture de plateau est perturbée par de trop nombreuses « private jokes » qui nuisent à sa réception.

Le décor, délibérément kitsch, évoque une salle des fêtes municipale ou un réfectoire de lycée. L'ambiance lumineuse qui y est attachée donne au décor un aspect fantomatique. Ces deux sensations mêlées nous transportent dans un univers que nous connaissons bien, celui des films américains qui traitent de l'inconscient et du désir adolescent : la série « Twin Peaks » de Lynch, ou le sublime « Virgin Suicides » de Sofia Coppola.

On s'attache à chacun des personnages de cet établissement scolaire, on suit avec intérêt le professeur et les ados. Rien n'est véritablement explicite, tout est à deviner. Les spectateurs peuvent alors s'engouffrer dans ces propos d'apparence anodine, mais qui sont rien moins qu'une manifestation sensible de l'inquiétante étrangeté. Les désirs, parfois à la limite du supportable, – comme cette attirance irrépressible d'une jeune fille pour son père – sont ponctués par des textes d'Ovide qui permettent de rattacher ce réel dérangeant à la grandeur mythique et à l'inconscient. Tout est relié à tout dans un même mystère. La communion du théâtre opère, et les effets de réel induits par l'écriture de plateau fonctionnent bien. Nous sommes, grâce à ce trouble délibérément entretenu entre réel et représentation théâtrale littéralement tissés au récit que propose Guillaume Vincent.

Shakespeare pour sauver Shakespeare

La deuxième partie de *Songes et Métamorphoses* est une représentation de « *Songes d'une nuit d'été* » de Shakespeare. Le décor ne change pas et les acteurs que nous avons suivis dans la première partie donnent une très intéressante perspective aux personnages qu'ils incarnent désormais. En effet, à chaque personnalité d'acteur est désormais attaché un souvenir de la première partie du spectacle et cela qui contribue à ouvrir des brèches dans notre propre projection sur les péripéties de la pièce. Puck par exemple – joué par le brillant Gérard Watkins – était le professeur dans la première partie. On ne peut s'empêcher d'y penser, et les facéties du lutin s'en trouvent éclairées d'un jour, ou plutôt d'une nuit nouvelle. Le professeur de lycée agit dans le lutin ; c'est un lutin qui dirigeait les élèves dans l'atelier théâtre... Inconscient et théâtre font ici un étrange et très intéressant ménage. Notre imaginaire s'en retrouve potentiellement dédoublé et pénétré par l'inquiétante étrangeté.

Domage cependant que les jeunes acteurs se révèlent si intimidés par le grand texte. Les corps se font raides, et le jeu souvent conventionnel nuit à une projection plus subtile. De plus, quelques scènes se retrouvent noyées dans une ambiance musicale et visuelle à sens unique, ce qui fait que certains des rires que recèle la pièce ne peuvent pas vraiment se faire entendre. À ce jeu là, c'est bien Gérard Watkins qui s'en sort le mieux, même si les jeunes acteurs ne démeritent pas. Le comédien ne prend pas de gants, il saisit la matière du théâtre à pleine bouche, à plein corps. Ça fait du bien.

C'est la fin de *Songes et Métamorphoses* qui révèle le potentiel de chacun. En effet la pièce de Shakespeare s'achève sur une représentation théâtrale – en écho au tout début du spectacle qui montrait une représentation des « *Métamorphoses* » d'Ovide donnée par des enfants. À la représentation maladroite du début répond la représentation ratée de la fin. Une tentative répond à l'autre et témoigne d'un même amour du théâtre. L'idée est brillante et met en valeur le caractère essentiel et fragile du théâtre, ainsi que ses origines, à la fois inconscientes et concrètes. Des désirs et des rêves profonds et mystérieux dont l'expression artisanale commence dans un atelier théâtre...

Lors de cette ultime représentation donnée devant les princes les jeunes comédiens et comédiennes – complètement libérés de tout sérieux – redeviennent émouvants, drôles, sensibles. Ils s'en donnent à cœur joie, et l'on peut ressortir de la salle de théâtre avec le sourire aux lèvres et l'amour du théâtre chevillé au cœur.